

parfaitement ici ; seulement je vais m'y trouver bien isolée.

— Rassurez-vous sur ce point, madame, interrompit l'intendant ; Manoël, qui doit arriver dans quatre ou cinq jours avec les chevaux de M. le marquis, occupera les deux chambres qui se trouvent à côté, au-dessus des écuries. Maintenant, si M. et madame la marquise veulent descendre, monsieur le notaire et moi, nous allons leur montrer la cour et le chenil.

— Chasseur ! tu penses à tout, fit Sanchez en souriant. Allons.

Sur ce mot, ils descendirent, et, faisant le tour du bâtiment, ils pénétrèrent dans une cour assez vaste, où se trouvaient un poulailler et un bassin destiné aux canards.

Un petit bâtiment fort bas se dressait à son extrémité. C'était le chenil dans lequel Gomez se promettait de caser des limiers dignes de ses goûts cynégétiques. Au moment où tout le monde passait devant la porte du chenil, celle-ci s'ouvrit brusquement, et un énorme molosse s'élança sur Mme Firmin en poussant un hurlement terrible.

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle en criant éperdue.

Mais la voix de Gomez calma aussitôt le fougueux animal.

— Ici, Demonio, ici, fit-il avec autorité.

Et comme Clotilde semblait prendre en pitié sa gouvernante.

— Ne craignez rien, madame la marquise, ajouta-t-il ; Demonio, malgré ses allures agressives, est un chien fidèle, doux comme un mouton ; qui n'a jamais mordu personne.

A l'appui de ces paroles rassurantes, le molosse, qui sembla les avoir comprises, vint se faire caresser par son maître et alla ensuite, sur un signe de ce dernier, lécher la main de Clotilde. Muguet, qu'elle tenait toujours dans ses bras, ne s'en montra nullement jaloux ; il accueillit Demonio comme un camarade afin de le remercier sans doute de l'avoir vengé des coups que lui avait donné la gouvernante.

La visite du château dans tous ses détails dura encore quelque temps, à la grande satisfaction des nouveaux propriétaires, dont Me Dupuys, en s'éloignant emporta tous les remerciements.

UNE REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DES PAUVRES

Plusieurs mois s'écoulèrent avec une promptitude extrême pour la marquise et le marquis d'Alviella. Observant ponctuellement le programme qu'ils s'étaient tracé, ils évitèrent de se lier avec leurs voisins de campagne, et jouirent en véritables égoïstes de leur charmante demeure. Tous les jours, ils s'aimaient davantage, et les heures s'écoulaient rapides et remplies par leur amour, comme des aérolithes lumineux traversant un ciel d'été. Ils oublièrent Paris et le monde entier pour n'être plus que l'un à l'autre. Sanchez surtout se laissait mollement bercer par le calme bonheur de sa vie, qui effaçait toute préoccupation de son esprit, et en avait banni jusqu'au souvenir du mystérieux soufflet qui lui avait été donné à la sortie du bal masqué de la baronne de Lunéville. Gomez s'occupait du jardin, du chenil et de ses pipes. Sa plus grande satisfaction était de se promener dans la campagne avec son fidèle Demonio. Manoël soignait avec un soin extrême les six chevaux

du marquis, qu'il avait amenés de Paris. Quant à Mme Firmin, continuant son rôle infâme avec une placidité réellement angélique, elle entretenait avec sir Perkins une correspondance suivie.

Au moment où nous reprenons ce récit, après une lettre de la gouvernante qui constatait que l'amour du marquis pour sa femme était arrivé à son apogée, l'Anglais lui donna l'ordre de ne plus le renseigner momentanément, ajoutant qu'elle aurait bientôt de ses nouvelles. Ce changement contraria quelque peu la gouvernante en lui faisant craindre pour ses intérêts ; car les libéralités de l'inconnue l'avaient suivie jusqu'en Touraine ; néanmoins, elle se rassura en relisant la missive de sir Perkins, et consacra dès lors tout le temps qu'elle donnait d'ordinaire à sa perfide correspondance, à soigner avec le jardinier, la petite serre du château. Celle-ci était l'objet d'une sollicitude particulière de la part de Sanchez, qui attachait à ses produits une haute importance, car, chaque soir, à la tombée de la nuit, il y venait lui-même cueillir les plus belles fleurs dont il faisait un bouquet, qu'il allait déposer ensuite dans un des vases de la cheminée de la chambre de Clotilde située au premier étage. La délicatesse de cette attention quotidienne causait un plaisir extrême à la jeune marquise, et maintes fois Mme Firmin, en entrant dans la chambre de sa maîtresse, pour l'aider dans sa toilette de nuit, l'avait trouvée couvrant de baisers le bouquet de son mari. Tout semblait donc annoncer une éternelle prolongation de bonheur et de calme pour les habitants du château, lorsqu'un incident futile en apparence, vint être le précurseur du drame terrible qui dénoue cette histoire.

Un matin, Gomez annonça au marquis la visite du comte de Pardieux, qui possédait, à deux lieues de Vauvray, une campagne superbe, qu'il habitait pendant une grande partie de l'année. Président du tribunal de Tours, le comte de Pardieux avait une fortune immense qui complétait l'influence à laquelle sa position dans la magistrature lui donnait droit. Ces faits étaient vaguement arrivés aux oreilles de Sanchez : aussi ne voulut-il pas faire attendre longtemps un pareil visiteur, et se rendit-il immédiatement au salon, où M. de Pardieux avait été introduit.

Le comte était un homme de cinquante-cinq ans environ, grand et maigre, d'une physionomie douce et d'une distinction rare. Après avoir salué d'Alviella, sans lui laisser le temps de lui demander l'objet de sa visite, il lui dit :

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis, d'avoir franchi le seuil de votre château sans avoir l'honneur d'être connu de vous, en faveur du motif qui m'y conduit.

— Parlez, monsieur le comte.

— Les pauvres de Vauvray sont fort à plaindre pour le moment, et ma femme a conçu le projet de leur venir en aide en donnant dans notre parc, une représentation dramatique à laquelle nous prions toutes les personnes de qualité du département de vouloir bien assister.

— Voilà une excellente idée, en effet, monsieur le comte, et j'en félicite sincèrement Mme de Pardieux.

— Ces paroles m'enchantent, M. le marquis, puisqu'elles me font espérer que vous voudrez bien être du nombre des spectateurs, ainsi que Mme d'Alviella. Les billets sont de cinq louis par place ; c'est beaucoup pour voir jouer des amateurs, mais c'est pour les pauvres.

— Je suis de votre avis, monsieur le comte : veuillez inscrire la marquise d'Alviella pour dix billets, mais